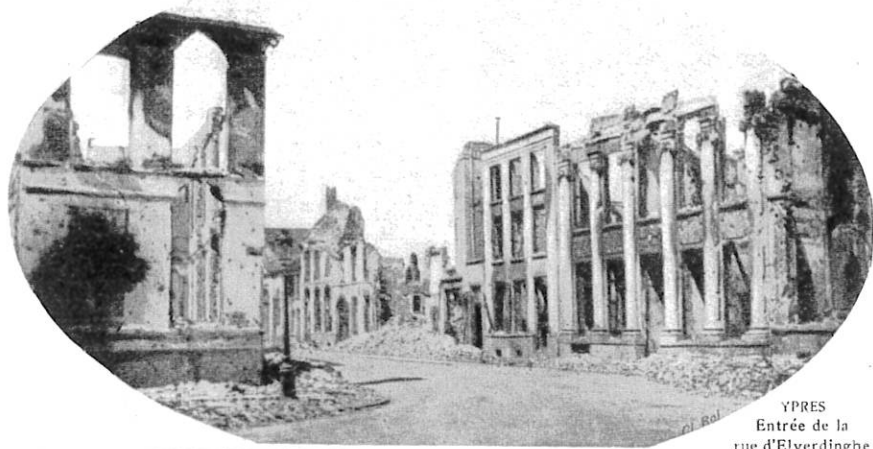


IMAGES DE GUERRE  
L'HÉROÏQUE BELGIQUE



YPRES  
Entrée de la  
rue d'Elverdinghe

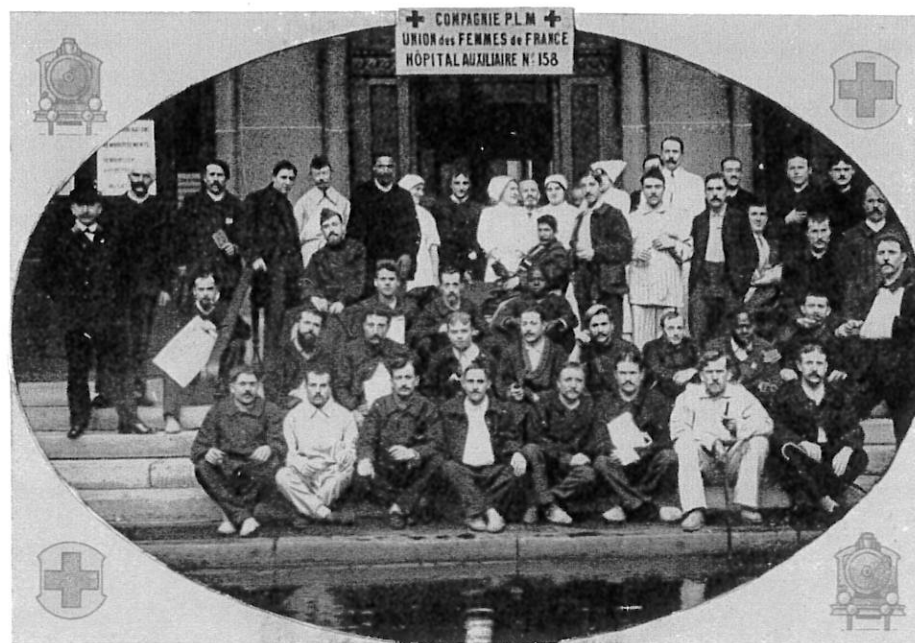


ENVIRONS  
DE MALINES  
Ce qui reste  
d'un village



YPRES. — Entrée de la rue au Beurre

Juin 1915



## L'HOPITAL AUXILIAIRE 158



Paris, 88, rue Saint-Lazare, le Siège Social de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée : un haut portique ouvert sur la rue, une allée plantée d'arbres qui mettent une note de fraîcheur inattendue dans le mouvement et le bruit des alentours ; au fond une cour spacieuse que le soleil baigne en été d'une belle clarté blonde et que borde l'hôtel de la Compagnie.

En temps ordinaire, ce bâtiment silencieux et discret renferme les Services du Conseil d'Administration et de la Direction d'un des plus riches réseaux français. Celui qui l'a visité avant la guerre et qui le revoit aujourd'hui ne le reconnaît plus.

Au mois d'août 1914, alors que l'ennemi s'avancait à travers l'Oise et menaçait la Capitale, une angoisse, plus grande encore que la crainte de l'investissement, étreignait



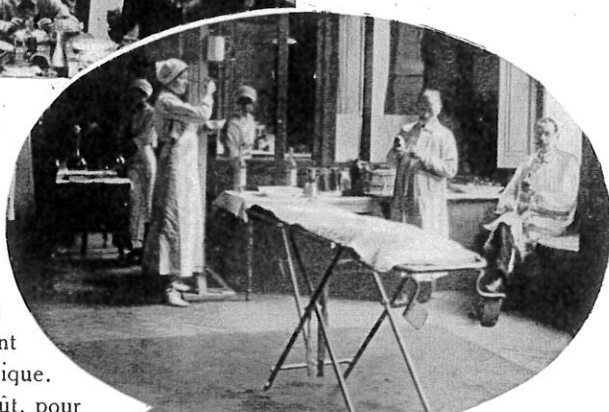
tous les cœurs. Les champs de bataille, qui avaient vu se dérouler déjà bien de terribles tragédies, nous renvoyaient le flot lamentable de leurs héros. Chaque jour, des gares du Nord et de l'Est, de nombreux trains arrivaient, déversant une multitude de soldats blessés, dont l'état réclamait des soins urgents et délicats. Les hôpitaux étaient pleins. Le gouvernement faisait appel à la générosité privée pour l'abandon des locaux disponibles et leur transformation en ambulances.

La Compagnie P. L. M., qui, en 1870, avait déjà contribué puissamment et avec un rare désintéressement à l'œuvre de la Croix-Rouge, ne pouvait pas rester sourde à cet appel. Ses Administrateurs tenaient à renouer la noble tradition de 1870. Sur le champ, ils mirent à la



disposition de l'Autorité militaire la belle et spacieuse salle de leurs assemblées et l'aménagèrent et l'entretenaient à leurs frais. Lits, chauffage, éclairage, nourriture, pharmacie, salles d'opération et de radiographie, tout fut improvisé, prévu, combiné pour recon-

forter les chers hôtes qui allaient venir, pour adoucir leurs souffrances, pour hâter leur guérison. Ainsi naquit l'Hôpital Auxiliaire 158, qu'une bande de toile, tendue aux deux extrémités du portail et le drapeau blanc à croix rouge signalent aujourd'hui à l'attention publique.



L'Hôpital auxiliaire 158 eût, pour ses débuts, une véritable bonne fortune : celle d'accueillir des vainqueurs. Les premiers blessés qui lui arrivèrent, le 12 septembre, étaient les *Soldats de la Marne*. Membres broyés, plaies sanglantes, cruelles blessures s'enveloppaient d'une auréole de gloire et de fierté patriotique. Avec un inlassable dévouement, médecins, chirurgiens, infirmières, se prodiguèrent à leur chevet.

En dix mois, du 12 septembre 1914 à fin juillet 1915, l'Hôpital P. L. M. a reçu près de 400 blessés et malades. Sa bienfaisante activité ne s'est pas ralentie un instant. Un service médical de la plus haute valeur opère chaque jour des miracles. Autour de l'éminent Chirurgien en chef, M. le docteur Arrou et de M. Bourcy, le savant Médecin-chef, d'autres praticiens réputés ont tenu à honneur de se grouper : les Docteurs Béclère, Frédet, Bourdel, Durand, Mallet, Berg et Piot ; de son côté, l'Union des Femmes de France déléguait un certain nombre d'infirmières, ayant à leur tête M<sup>me</sup> La Fuente, Directrice et M<sup>me</sup> Tariot, Infirmière-Major. Avec une élévation de cœur à laquelle il convient de rendre un respectueux hommage, les uns et les autres se sont quotidiennement dépensés, sans un instant de répit, sans songer à leur fatigue ni à leurs propres intérêts, prodiguant autour d'eux les soins les plus constants, les plus empressés, les plus éclairés. Combien de vies humaines leur charitable ardeur n'a-t-elle pas sauvées ?



Combien de vaillants soldats a-t-elle conservés à la France ? Combien de familles leur devront-elles la joie du retour du cher absent ?

Et puis, dès le premier jour, il s'était créé, autour de l'ambulance P. L. M., une atmosphère de popularité et de sympathie qui s'est manifestée chaque jour par les témoignages anonymes



de la plus touchante sollicitude.

Il m'a été donné de visiter à plusieurs reprises l'Hôpital Auxiliaire 158, et chaque fois j'en ai rapporté une reconfortante impression. Dans la tiédeur de la salle doucement chauffée en hiver, baignée de clarté et d'air pur en été, j'ai toujours vu les blessés souriants, heureux, pleins de

confiance et n'aspirant à sortir de l'exquise atmosphère de sollicitude qui les entourait que pour retourner au front et combattre encore. Fantassins et cavaliers, artilleurs et sapeurs, coloniaux et tirailleurs, tous fraternisaient dans une même pensée de victoire, dans une affectueuse camaraderie, comme de grands enfants réunis pour quelque temps dans le giron maternel. Têtes bandées ou bras en écharpe, pauvres épaules soulevées par les béquilles, n'importe ! Ils étaient gais, ils souriaient, ils s'amusaient d'un rien, des grimaces et des réparties puériles de deux grands diables soudanais blessés comme eux et qui, comme eux, s'étaient battus en lions indomptables à la Marne. Et il fallait voir avec quelle tendresse ils s'inquiétaient les uns des autres, s'aidaient entre eux, avec quelle bonté naturelle les moins atteints s'employaient en menus services auprès de ceux que leurs blessures réduisaient à l'inaction.

Cet heureux état d'esprit n'est pas seulement une conséquence du caractère français ; c'est aussi le résultat communicatif de la solidarité ambiante. Non seulement on soignait, à l'ambulance P. L. M., les blessures du corps, mais on entretenait en excellent état la santé morale des soldats.

Demain, quand, la guerre finie, chacun rentrera dans ses foyers, quand les lits et les tables d'opération seront partis et que les choses reprendront leur aspect d'avant la guerre, ceux qui auront vécu là des heures de fièvre et d'espoir, ceux qui auront été disputés et arrachés à la mort par la science des médecins et les mains délicates des nobles femmes de France, ne pourront passer devant le haut portail du P. L. M. sans éprouver au fond de leur cœur un sentiment de délicieuse reconnaissance.

Et nous, qui avons été les témoins émus de tant de générosité simple et si efficace, ne pouvons qu'adresser à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée et à son Conseil d'Administration le salut enthousiaste que méritent ceux et au développement économes de paix, n'hésitant pas à mettre, dans les grandes crises, toutes leurs forces et toutes leurs ressources à la disposition et de ses vaillants enfants.

Août 1915.

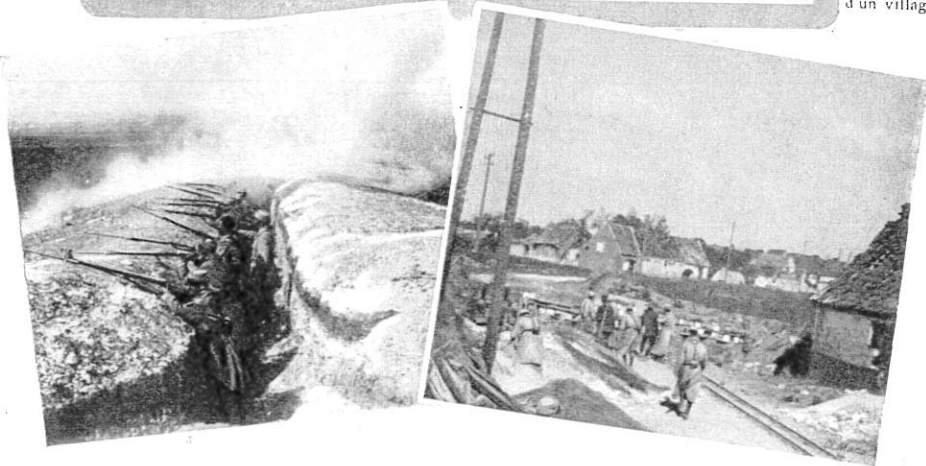


CH. PIERRE-GERINGER.





Defense  
d'un village



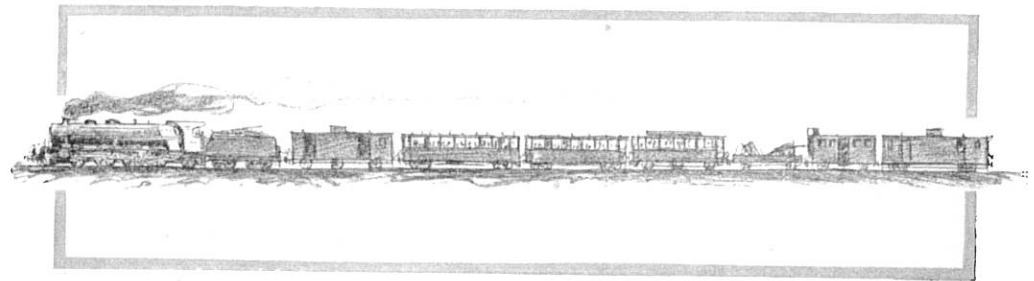
Eclatement d'un  
obus dans une  
tranchée près  
N.-D. DE LORETTE

NEUVILLE-SU-VAAST  
Une barricade



Un « Crapouillot » dans une tranchée, près de Vauquois

Juillet 1915



## LA VIE DES G. V. C. SUR LE RÉSEAU P. L. M.



AVANT la guerre, lorsqu'on faisait de modestes essais de mobilisation des gardes-voies et communications, notre railleuse Bourgogne s'en gaussait volontiers. A cet arrière-ban de la défense nationale elle avait décerné un titre humoristique : elle l'appelait *l'armée du cabas*, par allusion au panier ou *cabas* de provisions que leurs épouses apportaient, le long des voies, à ces humbles héros de la faction.

Qui pouvait croire alors que *l'armée du cabas*, au lieu de ces rapides triduums de mobilisation, connaîtrait d'interminables mois de service et participerait largement, elle aussi, à la gloire de la revanche?...

Tout d'un coup, en effet, le garde-voies militaire a connu la célébrité. Son titre ironique de soldat du cabas s'est mué soudain en une formule d'une brièveté mathématique et administrative : il est devenu le G. V. C. Le G. V. C., recruté parmi les R. A. T., posté sur le P. L. M. et armé du 74, toute une algèbre de guerre dont le sens nous est devenu banal, mais qui eut, au début des hostilités, une saveur mystérieuse, impérative, presque héroïque.

A vrai dire, ces grognards de notre armée moderne eurent l'héroïsme suprême de se passer de tout panache. Egrenée tout le long de cette artère de fer qui descend et bouillonne de Paris à Marseille, leur interminable ligne de tirailleurs n'a connu ni le prestige des beaux uniformes, ni le triomphe des départs en fanfare. Pour tout équipement, le G. V. C. a " touché " — non sans quelque appréhension, tout d'abord — le vieux et grasseyé képi en accordéon, découragé par tant d'années de caserne et de manœuvres, l'antique fusil Gras, que son nom n'a pas toujours défendu contre la rouille (le " fusil cintré pour tirer dans les courbes ", a dit je ne sais plus quel vieux gavroche) et le solennel coupe-choux, qui n'espérait plus voir une vraie guerre.

Autour de ces sobres accessoires, toutes les fantaisies, toutes les élégances des soldats de la Révolution : le cache-nez délavé ; le passe-montagne à grosses mailles, qui fait aux G. V. C. des têtes de chevaliers en heaume d'acier ; le gilet de labour, le pantalon effiloché par la glèbe, et surtout les bons sabots de bêche, la séculaire et vaillante chaussure en " cuir de brouette " qui, jadis, partit à la conquête de l'Europe. Éternels recommencements de l'histoire : l'armée en sabots a survécu aux 75 et aux 420, aux zeppelins et aux avions. Si le G. V. C. n'a pas précisément comme dirait la chanson,

Récupéré la Lorraine,  
Avec ses sabots, dondaine !

du moins, posté près des travaux d'art, ponts de fer ou viaducs, près des passages à niveau, au sommet des remblais ou au fond des tranchées (hé, hé, lui aussi...) il a eu quand même la sensation de défendre, dans la mesure de ses forces, les clairs



R. L. L.

LE GARDE-VOIES

paysages de la Provence, les délicates et riches ondulations du Beaujolais, les canons d'acier gris du Creusot en même temps que les flacons de rubis de la Bourgogne et les puissantes forêts de l'Île-de-France. Ces pères de famille de la R. A. T. aux crânes chenus ou chauves, ces *dépoilus* de l'arrière, n'ont pas perdu le temps et la patience qu'ils réclament d'eux la Patrie.

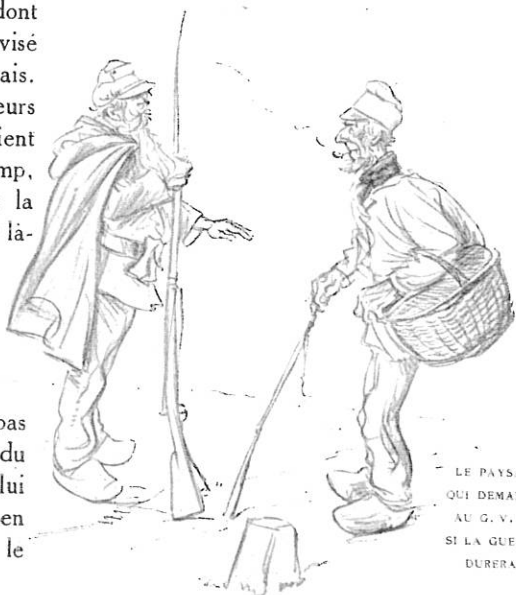
\*\*\*

Une fois calmée, en effet, la stupeur de se voir arraché à ses affaires, à sa famille aimée ou à sa manille chérie, le R. A. T. s'est fait une raison. Philosophiquement, il s'est répété à lui-même la phrase de Scapin : "La vie est mêlée de traverses", forte maxime qui semble avoir été tout justement écrite pour les poseurs de rails et pour les G. V. C.

Au reste, le soldat en sabots s'est vite aperçu que ses longues heures de garde n'avaient point la morne tristesse de celles des factionnaires en temps de paix. Au bout de quelques jours, il a su interpréter et comprendre le film rapide et sans arrêt qui se déroulait sous ses yeux. Loin du front, il a cependant suivi, mieux que dans les journaux, l'histoire de la guerre, ses grandes péripéties, ses premières inquiétudes, ses espérances finales. Sur l'immense et paisible écran des plaines bressanes ou des coteaux vignobles de la Côte-d'Or, il a compté les affûts d'artillerie ; il a supputé, derrière les portes closes des wagons, le nombre des obus libérateurs. Il a deviné l'instant précis où les grandes usines nationales qui dépendent du réseau P. L. M. ont apporté à la France l'appoint nécessaire de grosse artillerie et de mitrailleuses. Derrière les glaces des voitures de voyageurs, il a jugé mieux que quiconque le patriotisme lyrique des premiers partants, l'élan à la fois joyeux et farouche des jeunes classes, l'ardeur calme et profonde des réservistes et des territoriaux. Aux chants ininterrompus des futurs "poilus", il a compris, mieux que personne, que la mobilisation était réussie et qu'il ne manquait à la France ni un bouton de guêtre — ce qui est bien — ni même — ce qui est mieux encore — un quart de vin, une boîte de sardines ou une rose aux canons des fusils.

Les forces coloniales ou alliées n'ont pas eu de secrets pour lui. Train par train, il a dénombré les chéchias des tirailleurs africains, les larges rires des Marocains et des Indiens, éclairs d'émail entre des lèvres d'ébène et de safran, les *good bye* cordiaux des officiers et des *Tommies* anglais, et aussi, hélas ! les capotes déchiquetées des batailles d'Alsace, les pieds gelés de l'Yser... La ligne montante et la ligne descendante sont devenues à ses yeux deux colonnes d'addition dont la balance renseignait exactement son esprit avisé de *magnan* provençal ou d'emboucheur charollais. Et les bonnes gens du pays — vieux cultivateurs en blouse ou grand'mères en coiffe — n'étaient pas si naïfs, qui venaient, à tout bout de champ, demander à ce soldat isolé "comment allait la guerre". Le G. V. C. en a connu plus long là-dessus que bien des lieutenants, voire des capitaines sur le front. Mais il était d'une discrétion de Quartier général et ses réponses, lorsqu'elles n'étaient pas franchement optimistes, savaient être habilement évasives.

Son service proprement dit, s'il ne fut pas d'une difficulté ni d'un courage sublimes, fut du moins d'une conscience méticuleuse. On doit lui savoir gré surtout de ce qu'il a empêché, sans en pouvoir faire la preuve. Mais, s'il n'a connu le



LE PAYSAN  
QUI DEMANDE  
AU G. V. C.  
SI LA GUERRE  
DURERA

plus souvent d'autre danger que le coryza, d'autre adversaire que le lumbago, qui nous dit que le paisible G. V. C. n'a pas désiré, sollicité parfois un rôle plus reluisant, des risques plus militaires?... Témoin ce brave notaire à lunettes qui, affecté à un poste situé entre Mâcon et Chalon, insista auprès de ses camarades pour prendre la faction plus de fois qu'à son tour, à la même heure de nuit. Il avait remarqué qu'à cette heure-là, une forme sombre rôdait un instant autour du passage supérieur dont il avait la garde, et s'échappait sans qu'il pût la bien discerner. Enfin, par une nuit de lune, il aperçut distinctement l'espion boche qui, sans nul doute, voulait miner le tablier du passage. Après les sommations d'usage, il lui envoya fort proprement sa balle 1874. L'espion hurla longuement à la lune : c'était un superbe terre-neuve qui venait régulièrement visiter la voie, ayant remarqué que les trains de soldats laissaient derrière eux quantité de boîtes de conserve imparfaitement nettoyées...

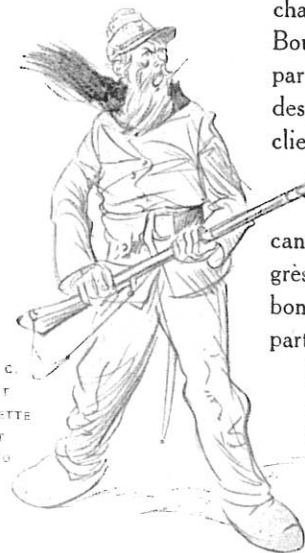
Rira qui vaudra de ce courageux tabellion qui tua son premier espion de la même manière que Tartarin abattit son premier lion. Mais, tout comme le héros de Daudet, le garde-voies de Saône-et-Loire eût aussi bien tiré sur un ennemi véritable ; et qui pourrait douter, d'autre part, que l'illustre Tarasconnais, ridicule en chasseur de casquettes, n'eût été, en temps de guerre, un admirable G. V. C...

\*\*\*

En dehors de ces heures de patience et de péril, en arrière de sa ligne — de sa "grande ligne" — de feu, le G. V. C. s'est fait l'existence à la fois pittoresque et confortable, la vie de château relative que les "poilus" de l'avant eux-mêmes ne se refusèrent pas à l'occasion.

Logé tantôt dans une salle d'école, tantôt dans une grange de *mas* provençal ou dans un cellier du Mâconnais, il a retrouvé la débrouillardise de ses vingt ans, à laquelle se sont ajoutés son expérience et ses talents professionnels de quadragénaire. Des architectes diplômés ont épuisé leur science à se construire des huttes-guêrites parfaitement étanches et des wigwams d'Indiens Sioux à chauffage central, si l'on veut bien entendre par là que le feu s'y faisait au milieu de la pièce et que la fumée s'échappait par la pointe du toit de chaume. Des patrons d'hôtel, cuisiniers qualifiés de notre savoureuse Bourgogne, ont trouvé l'art de faire, avec 1 fr. 50 par homme et par jour, des omelettes d'un mètre carré, mouchetées de truffes, et des poulets chasseur comparables à ceux qu'ils servaient à leurs clients.

Ce service culinaire, partie importante de la grande Administration des Voies et Communications, a été puissamment ravitaillé, au village ou au chef-lieu de canton voisin, par des voitures à bras, fort indifférentes aux progrès de l'automobilisme, mais qui n'en connaissaient que mieux les bons marchés de la région et les maisons de choix. D'interminables parties de piquet ont occupé les loisirs de la digestion, à moins que, fouettés et rendus belliqueux par le régime confortable de leurs palaces rustiques, les G. V. C. ne partissent parfois en patrouille, le long de la ligne, à la conquête des panneaux-réclames authentiquement boches et kubiques. Car il ne faut pas oublier qu'un panneau-réclame, convenablement déraciné et débité en planches, fait d'excellents feux pour les longues soirées d'hiver.



LE G. V. C.  
CROISANT  
LA BAYONNETTE  
DEVANT  
UNE AUTO





TYPES QUE VOIT LE G. V. C. PAR LES PORTIÈRES DES VAGONS

Dans les "patelins" peu connus qui eurent l'honneur de le loger, le G. V. C. a joui, en outre, d'un prestige qui n'était pas sans charme. Des bourgs de 234 habitants, coquettement allongés le long de la route nationale, mais qui n'avaient jamais eu que des soldats de passage, n'ont pas été médiocrement flattés de posséder une manière de petite garnison. On y a vu de vieux sergents d'infanterie, chefs de poste, s'offrir, à la ville voisine, des képis fantaisie, bleu d'horizon, genre retour du front, et coudre leurs sardines en V, pour laisser croire qu'ils avaient servi jadis dans la cavalerie. L'instituteur du lieu s'est senti honoré de causer familièrement avec le commandant d'armes de X...-sur-Grosne qui, jusque-là, ne possédait qu'un garde-champêtre; et la veuve du pharmacien a louché tendrement sur les manches de ce vétéran.

\*\*\*

Gardes-voies, bon vieux G. V. C. de l'an 1914, la patrie ne sourira pas de toi. Si elle ne décerne à tes rhumatismes, pris sous la pluie des longues factions, nulle médaille, nulle citation à l'ordre du jour, elle ne t'oubliera pas dans celui du lendemain glorieux. Et toi, tout étonné de te retrouver dans ton vrai foyer, tu n'oublieras pas non plus ce campement provisoire, près des rails du P. L. M., longs et luisants dans l'ombre du soir comme deux ruisselets d'eau claire. Tu te rappelleras avec quelque fierté ce suprême appel sous les drapeaux — fût-ce sous les drapeaux des gardes-barrières — qui, en t'associant à la grande revanche, t'a refait une dernière jeunesse.

GEORGES ROZET.

Juillet 1915.



Illustrations de Ricardo-Florès.



CHÂPITEAU D'UN PILIER SUD DE LA NEF

## L'HOLOCAUSTE DE REIMS



At vu, dans Reims horriblement blessée, l'holocauste des anciens temps : la fille de Jephthé.

Cette victime fut choisie, eût dit la Bible, pour écarter d'un peuple la colère divine. Dans tout sacrifice, il faut que la victime soit chère au cœur de celui qui la voit immolée. Et, plus elle est chère, plus le sacrifice est grand, et, par conséquent, efficace.

Jéhovah bénit Abraham et sa postérité, parce qu'il ne balançait point à conduire au sommet de la montagne son fils unique, victime désignée. Une œuvre d'art, vraiment royale et de tradition séculaire, une cathédrale, La Cathédrale, Notre-Dame de Reims, représente ce qui peut être le plus cher à un cœur français.

Après la bataille de la Marne, nous avions la victoire, nous pouvions nous livrer à la

joie; mais cette joie était de celles qu'un poète appelait des "Joies grises", un peu la joie de la mère qui vient de perdre son fils unique. Ces trésors, uniques aussi, de la pensée médiévale, le Français, croyant ou non, les a toujours entourés d'une affection quasi maternelle.

De la rose du beau portail, on peut chanter, aujourd'hui, ce que chantait Ronsard de la rose fragile des jardins : "Las, voyez, comme en peu d'espace, — Mignonne, elle a dessus la place, — Las! las! ses beautés laissé choir!"

Les poètes aiment les cathédrales comme ils aiment les roses, à la fois pour leur splendeur propre, apparente, et pour celle, cachée, d'un symbole.

Symbole, hier encore, de la France triomphante, avec ses théories de rois et de prophètes, ses éploiements d'anges, elle se trouva muée, par un seul jour, en déchirant symbole de la Patrie qui souffre.

Comme les mères qui n'ont pu fermer les yeux de leur enfant sur le champ de bataille, comme



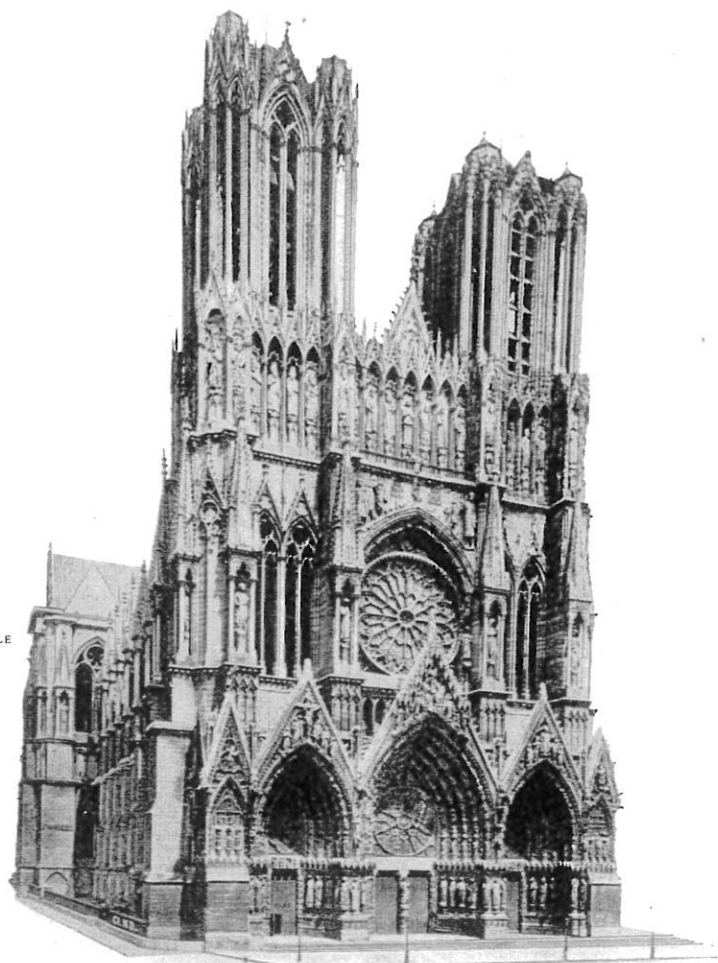
LA VIERGE DU GRAND PORTAIL



ÈVE ET LE SERPENT



LA CATHÉDRALE



ces mères, tendres mais fières, doivent aimer la cathédrale d'incarner magnifiquement leur douleur !

Une beauté trop complète, trop spirituellement ornée, ne serait-elle pas, en de tels moments, moins humaine, presque insultante aux morts ? Il sied, pour ces chagrins nécessaires, que nous invoquions des saints mutilés ou des madones cruellement frappées au cœur : Ceux-là peuvent nous comprendre :

Le poème adorable, en sa ferveur première,  
Réponse du Très-Haut à notre anxiété,  
Dressait une splendeur un peu trop éclatante  
Pour ne pas, sous l'obus, tomber émietté.

La haine, le blasphème, avec l'ébriété  
Crachent ignoblement sur le but qui les tente :  
On outrage un tyran, lorsque la piété  
Affrète un tel vaisseau de la foi militante.

L'esprit du mal, dressé contre la pierre en fleur,  
Entreprend, pour frapper le juste de douleur,  
Un carnage inouï de saints et de prophètes ;

Mais celles dont les fils, mutilés, ont souffert,  
Prieront encor — malgré les sursauts de l'enfer —  
Les madones sans bras et les anges sans têtes.



STATUES DU PORTAIL OUEST, PORTE CENTRALE

Au rebours de la parole de Jeanne, au sujet de son étendard, Notre-Dame de Reims a été si fort à l'honneur que l'Allemand ne pouvait nous la rendre plus chère qu'en la jetant, avec nous, à la peine.

Elle n'est pas seulement le symbole de la douleur admirable des mères. Elle est celui de la détresse stoïque d'un peuple. Elle résume l'irréparable, tout l'irréparable accompli, et cela avec une éloquence que n'auraient pu aussi sûrement atteindre les ruines lamentables de cent villages.

Le paysan qui s'affaisse, le front entre ses mains, devant ce qui fut sa vie, sa chose, son foyer, ce qui, même rétabli, ne sera jamais plus (il le sent bien), éprouve une douleur comparable à la douleur de chaque Français, même issu des régions les moins troublées par la guerre, à cette désolante nouvelle : Ils ont bombardé la cathédrale de Reims !... L'autel et le foyer ne font qu'un.

Et peut-être, le sort l'a-t-il voulu ainsi, afin que nous puissions communier, dans une

seule et immense douleur, avec toutes les âmes aujourd'hui douloureuses. Cette souffrance générale est le symbole de mille et mille souffrances particulières. Ceux qui n'ont ni enfant, ni demeure enlevés à leur affection, pleureront sur la cathédrale de Reims.

Elle est l'offrande visible, la figure, le serpent d'airain que Moïse éleva dans les sables du désert, pour guérir le peuple élu...

Aux pauvres vieilles qui vous disent, aveugles d'esprit comme de visage : Comment Jeanne d'Arc a-t-elle pu laisser brûler "sa cathédrale" ?, ne peut-on pas rappeler Jeanne, elle-même, brûlée malgré sa victoire ?

Elle sauvait ainsi la France, en donnant sa vie. Immolation ! Immolation ! C'était cela que clamaient



LA NEF, VUE DU CHŒUR



PORTRAIT PRÉSUMÉ DE  
SAINT LOUIS

chaque jour la grande nef et les bras du transept, comme le clament toutes ces vieilles églises, à l'image de celui dont elles représentent le corps couché sur la croix.

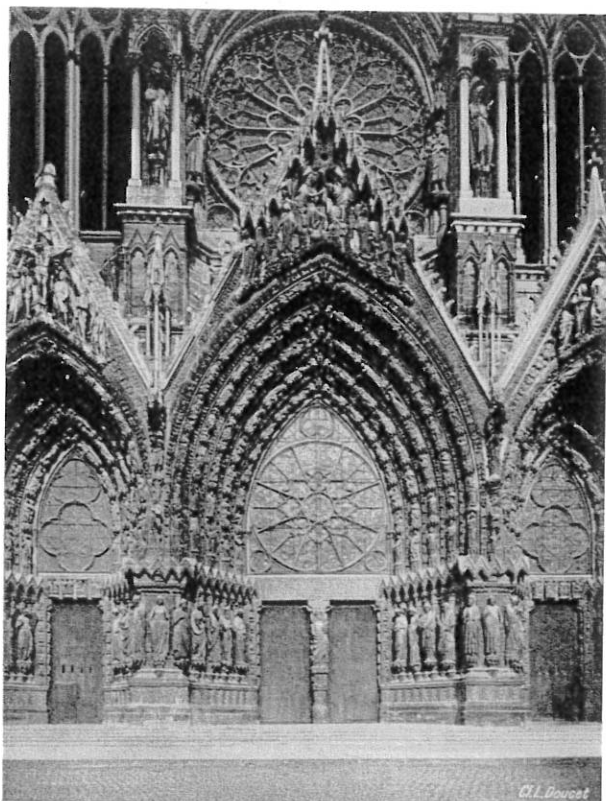
C'est cela que les cloches, fondues, brisées, précipitées dans le gouffre sans nom des ruines, modulaient au haut des tours, dont elles étaient les oiseaux chanteurs :



BUSTE DE SAINTE ANNE  
(XIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

La plupart ont vécu, très longtemps dans les tours,  
Leur battant — qui bat l'air de jamais à toujours —  
Evoquait par la ville une immensité d'ombres.  
O cloches, maintenant, sur un tas de décombres,  
Hors du clocher massif, ou du beffroi géant,  
Vous gisez, n'étant plus vous-mêmes que néant,  
Oiseaux blessés à mort par ce bras invisible  
Qui prend tout ce qui rêve et qui chante pour cible.

La cloche, plus jamais, ne chantera... Et parfois d'un amas de pierres noircies, l'on retire un fragment de bronze, jadis animé, aujourd'hui semblable à la plus précieuse relique :



GRAND PORTAIL  
OCCIDENTAL



PORTAIL DU  
TRANSEPT NORD

*Cl. Monuments historiques.*

...Adieu cloche, en mon cœur, vous ne chanterez plus  
Dès l'aube, l'angelus, vers le soir l'angelus ;  
Vous êtes morte ainsi qu'une sainte martyre...  
...Et, quittant ces plâtras, d'où ma main se retire,  
J'emporte le métal, incrusté de latin,  
Où le beau mot de « PAX » chantait dans le matin.

Qu'un tel sacrifice ne soit pas vain, c'est ce que nous avons tous le droit et le devoir d'espérer.

Quel beau jour, celui où nous verrons monter dans la buée lumineuse des paysages rhénans ou mosellans ces autres cathédrales martyres : Metz, custode ajourée, qui veille, de si haut, sur des sépulcres ; Strasbourg, fine et droite, qui vibre à la rumeur du Rhin, ainsi que la pointe aiguë d'une épée.

Mat 1915.

René d'AVRIL.

